

Richard Wolff : le déclin de l'empire américain s'accélère rapidement

Le professeur Richard Wolff explique pourquoi les symptômes du déclin impérial s'accélèrent rapidement aux États-Unis. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdiesen Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Le professeur Richard Wolff nous rejoint aujourd'hui pour parler des États-Unis et de leur recherche d'une nouvelle place dans le monde. Merci donc d'être de retour. Je vois que Trump a annoncé un « D-Day économique » contre l'Iran. Et peu après, Scott Bessent a déclaré qu'il ne comprenait pas pourquoi les prix du pétrole montaient. Là encore, cela paraît absurde. Mais ça m'a quand même fait réfléchir aux conséquences involontaires de ces sanctions économiques. Parce qu'aujourd'hui, les sanctions sont utilisées avec beaucoup de désinvolture.

Et cela se produit à un moment où l'économie américaine elle-même est en grande difficulté. Pas seulement l'économie américaine, d'ailleurs, mais tout le modèle économique des États-Unis, qui leur permet de bénéficier d'un privilège aussi exorbitant dans le monde. Je me demandais donc, étant donné que d'autres alternatives se mettent également en place dans d'autres régions du monde, pour se préparer à une éventuelle crise économique aux États-Unis, ou simplement pour se préparer à être elles-mêmes soumises à des sanctions, quelles pourraient être, selon vous, les conséquences involontaires de toutes ces sanctions ?

#Richard Wolff

Eh bien, la métaphore qui, jusqu'ici, traduit le mieux dans mon esprit ce qui se passe, c'est celle — et je ne sais même pas si cette histoire est vraie ou non — des digues qui retiennent la mer aux Pays-Bas. Il y a l'histoire d'un jeune enfant qui découvre un trou par lequel l'eau commence à passer. Il met son doigt dans le trou pour empêcher l'eau d'entrer. Mais il constate alors que, précisément parce qu'il a mis son doigt dans ce trou, un autre trou s'ouvre, vous savez, à quelques mètres de là. Et maintenant, il doit essayer d'atteindre l'autre trou. Puis ça devient trop. C'est ce qui se passe ici.

Je crois que ce que les gens ne comprennent pas, c'est que le monde est désormais arrivé à un point où nous avons une véritable économie mondiale, dans laquelle chaque partie est littéralement liée de façon complexe à toutes les autres, par les importations, les exportations, les mouvements de capitaux, ou autre chose, directement ou indirectement. Par conséquent, toute perturbation majeure, où qu'elle se produise, a des répercussions, parce que tout est lié de manière incroyable à travers le monde. Cela aurait dû être compris, mais ça ne l'a pas été. Si, par exemple, le monde multiplie l'endettement d'un gouvernement, l'endettement du secteur des entreprises et l'endettement des ménages.

Et si l'argent afflue du monde entier, par exemple via le système bancaire, vers les emprunteurs, alors un défaut de paiement, où qu'il survienne, se répercute immédiatement sur des personnes très éloignées qui détiennent peut-être des quantités disproportionnées de ce type de titres, touchés par ce type de défaut. Et il y a beaucoup d'autres répercussions. Je vais vous donner un exemple récent. Avec la hausse du prix du pétrole, avec la perturbation, tout à fait manifeste, des voies d'acheminement du pétrole depuis le Golfe, vous savez, le golfe Persique, à travers le détroit d'Ormuz, des pays comme le Japon, la Corée du Sud et d'autres nations asiatiques ont eu du mal à obtenir du pétrole et l'ont payé aux prix élevés du moment.

Eh bien, cela a frappé le Japon à un moment où sa situation globale le rendait de plus en plus dépendant d'un financement en yens, avec les coûts plus élevés résultant des troubles en Iran. Or, avec leurs finances actuelles, ils ne pouvaient pas vraiment y faire face. Ils ont donc commencé à faire quelque chose qui, d'une certaine manière, aurait pu être prévu, et l'a peut-être bien été. Mais je pense que cela relève de ce que vous appelez les conséquences imprévues. Un yen en baisse face à des prix du pétrole en hausse, qu'ils devraient payer en convertissant leurs yens en dollars, ou dans toute autre devise dans laquelle le pétrole est vendu, ferait encore baisser le yen, déjà à un niveau faible. Et cela aurait désormais des effets perturbateurs. Le Japon reste la troisième ou quatrième économie mondiale. C'est une économie tournée vers les exportations. Un yen en baisse soulève toutes sortes de problèmes ailleurs dans le monde.

Et cela ne va faire que se multiplier. Cela a conduit le secrétaire au Trésor américain, M. Bessent, à organiser un prêt bizarre. Un prêt de vingt-deux milliards de dollars, si mes chiffres sont exacts, au Japon, sous forme d'euros, afin de permettre aux Japonais d'acheter ce pétrole coûteux sans faire davantage baisser le yen pour y parvenir. D'accord, il a réglé le problème. Mais maintenant, de nouveaux problèmes apparaissent. Il s'avère que, dans la politique intérieure américaine, cela peut être présenté comme le fait de ne pas avoir l'argent pour s'occuper de milliers de problèmes locaux très urgents ici. Nous n'avons pas les vingt-deux milliards de dollars pour cela, mais nous les avons pour renflouer les Japonais, à des milliers de kilomètres de là, à cause d'un problème de monnaie. Pour la plupart des électeurs américains, ce n'est pas bon pour la réélection de M. Trump, qui n'est plus qu'à quelques semaines à ce stade. C'est très mauvais.

Donc, il essaie de se brancher. Je vais vous donner un autre exemple. L'une des choses que le Japon faisait pour faire face à la baisse du yen, et aux problèmes qu'un yen en baisse risque de déclencher dans le monde, sur ses principaux marchés, c'est qu'ils ont décidé d'éviter de devoir dépenser davantage de yens pour acheter du pétrole cher en vendant les bons du Trésor américain qu'ils avaient accumulés. Ce sont les plus grands créanciers des États-Unis au monde. Ils détiennent plus de mille milliards de dollars de bons du Trésor américain, et ils ont commencé à les vendre. Bon, encore une fois, sans entrer trop dans les détails, pour les vendre rapidement — ce qu'ils devaient faire — ils ont baissé le prix. Si vous baissez le prix des bons du Trésor américain, les taux d'intérêt des obligations à trente ans augmentent. Or, une hausse des taux sur les obligations à trente ans les met en rude concurrence avec le seul autre instrument à trente ans dans ce pays : les prêts immobiliers à long terme.

Une hausse des taux d'intérêt sur les bons du Trésor nuit au marché du logement. C'est l'un des marchés les plus importants dans une économie tirée par la consommation comme celle des États-Unis, et c'est donc un facteur de récession. On commence à voir le tableau. Vous résolvez un problème, puis vous faites quelque chose qui, en réalité, aggrave un autre problème, entre la politique et l'économie. Et là encore, c'est quelque chose dont vous et moi avons déjà discuté. Ce sont les dilemmes typiques d'un empire en déclin. Au fil des années, il a organisé ses affaires en résolvant chaque fois un problème, sans voir que cette solution créait désormais une vulnérabilité. Le problème suivant sera donc un peu plus difficile à résoudre, à cause de ses répercussions.

Et nous en sommes maintenant à un point où tout cela nous tombe littéralement dessus. Nous avons une Bourse qui est hors de contrôle, qui continue jusqu'ici de monter. Mais l'écart entre elle et la masse des gens qui ne possèdent pas beaucoup d'actions, voire aucune, devient un problème politique. Donc, le succès même de la Bourse est un échec pour le système politique dans son ensemble. La seule chose comparable dans ce pays, et c'est lié à tout cela, c'est le fait que, lors des récentes élections, il est devenu clair qu'être soutenu par le lobby financier numéro un du pays aujourd'hui, l'AIPAC, le lobby lié à Israël, est désormais un baiser de la mort.

Il devient désormais possible pour des candidats progressistes de bâtir leur campagne contre les républicains comme contre les démocrates traditionnels en disant : « Mon adversaire est soutenu par l'AIPAC. » Et vous gagnez alors l'élection, parce que les gens veulent voter contre tout cela. C'est une désintégration remarquable qui est en cours dans ce pays, et elle s'accélère. On le voit d'ailleurs au nombre de progressistes qui sont membres des Socialistes démocrates d'Amérique, la DSA, ou qui ne le sont pas — cela varie — mais ils gagnent élection après élection, et de plus en plus dans des endroits où personne ne l'avait prévu. Et le résultat est politiquement évident tout autour de nous. Et je dois aussi préciser que cela ne se produit pas seulement à gauche. Le soutien de la droite à Trump se fissure et se fragmente lui aussi autour de beaucoup des mêmes questions.

#Glenn

Il est difficile de nier que toutes ces choses se produisent. Mais ce que vous décrivez donne l'impression que le point de rupture est déjà là, qu'il n'y a pas de retour en arrière possible. Pourtant, il semble que le principal effort de Trump soit, je suppose, de réorganiser le système économique mondial, parce qu'il ne soutient plus, enfin, la domination américaine. Encore une fois, les États-Unis s'affaiblissent, comme vous le dites. Il n'y a plus moyen d'arrêter cela. Alors, qu'a-t-on fait dans le passé, et comment les États-Unis pourraient-ils essayer de le restructurer de façon à conserver cette position dont ils jouissaient autrefois ?

#Richard Wolff

Eh bien, j'ai bien peur qu'à ce stade, la conversation atteigne un niveau de déprime assez remarquable. Je ne vois pas d'autre mot. À tous les niveaux. Et c'est ainsi qu'une forme d'ironie politique particulière commence à apparaître. Laissez-moi décrire cette ironie, puis je reviendrai à votre question. L'ironie, c'est que la gauche progressiste — par souci de transparence, c'est là que je me situe, donc vous entendez un point de vue qui vient de cette partie de la population ici — mais j'essaie vraiment, autant que possible, de distinguer ce que je souhaite de ce que je pense être en train de se produire. Mais j'ai remarqué que si vous me demandez quel est le succès des socialistes démocrates progressistes...

La population américaine se tourne-t-elle vers le socialisme ? Non, absolument pas. Est-ce un désengagement lucide du capitalisme ? Non, je ne pense pas. Ce qui s'en rapproche le plus, c'est une forme de désaffection à l'égard du capitalisme ? Oui. Si vous employez ce genre de termes, oui, c'est ce que vous constaterez. Mais au fond, les progressistes partent toujours du principe d'un système capitaliste. À ce stade, ils n'arrivent vraiment pas à penser au-delà. Ils n'aiment pas la manière dont il fonctionne, mais si vous leur dites : « On peut le réparer », ça les intéresserait probablement. Alors, quel est l'attrait ? Pourquoi gagnent-ils les élections ?

Eh bien, voici ma réponse. La gauche est la seule à avoir quelque chose à dire qui donne l'impression que ça pourrait être une solution. C'est vague, ce n'est pas élaboré, oui, mais il y a une certaine énergie positive dans l'idée : « Nous pouvons sortir, nous pouvons obtenir que le gouvernement fasse toutes ces bonnes choses, nous allons voter, et nous sommes pleins de jeunes, pas de vieux. » Ça devient important. Et c'est une politique efficace, à cause de l'état déprimé du mouvement MAGA, du président, de toute cette attitude défensive, vieille, très vieille, fatiguée... C'est ce que j'essaie de faire comprendre. C'est ce qui se passe ici. Alors, cela répond à votre question de la manière suivante. Je le sais parce que je viens du même système d'universités d'élite que les gens qui dirigent le gouvernement.

Certains sont mes amis, parce que nous étions camarades de classe, et ainsi de suite. Ils sont très déprimés. Ils parlent comme ça : nous avons perdu au Vietnam. Nous avons perdu en Afghanistan. Nous avons perdu en Irak, et maintenant nous sommes en train de perdre en Ukraine. Sur le plan militaire, le tableau est très déprimant. Il y a deux semaines, la révélation de l'état des sanitaires de l'Abraham Lincoln, utilisés par les marins, a directement alimenté ce sentiment que tout s'effondre.

La dégradation physique du président, qui est un sujet d'intérêt constant dans ce pays, et dont les humoristes de fin de soirée parlent sans cesse, a conduit à l'idée que la guerre en Iran est perdue. Cette idée est désormais très répandue.

La gauche comme la droite sont d'accord là-dessus. Même le centre le reconnaît à contrecœur. Personne ne croit que cette nouvelle série de sanctions règlera ce que toutes les précédentes n'ont pas réussi à régler. Donc, c'est déprimant. On a l'impression de avancer péniblement. La seule chose qui motive encore la droite, la seule, ce sont des gestes symboliques qui flattent ce qu'il y a de pire chez elle, parce que ce sont les seuls qui lui restent : les suprémacistes blancs, les défenseurs des armes à feu, les militants anti-avortement. Je veux dire, le grand titre de l'actualité aujourd'hui, ici aux États-Unis, c'était l'histoire suivante, publiée par la marine américaine, qui est actuellement dans le collimateur, comme on dit, à cause des révélations sur l'Abraham Lincoln.

Qu'a fait la marine aujourd'hui ? Ça vous donne une idée. Elle a annoncé qu'un nouveau gigantesque navire de guerre, actuellement en construction et presque achevé, devait depuis quelque temps porter le nom de Doris Miller. Doris Miller, un marin afro-américain qui a été un héros lorsque le bombardement de Pearl Harbor a déclenché la Seconde Guerre mondiale. Et le navire devait porter son nom, une décision prise, je crois, il y a plusieurs années. Qu'a annoncé la marine ? Elle a annoncé qu'elle envisageait de changer le nom, de ne pas utiliser celui de Doris Miller. Et l'article en une montre la photo de cet homme noir, ce très beau jeune marin noir, et dit qu'il serait remplacé par le nom Trump.

D'accord, le niveau de ridicule, le niveau d'horreur que cela a suscité, même chez beaucoup de ses soutiens, les soutiens de Trump... Seuls les suprémacistes blancs les plus convaincus ont aimé ça. Pour eux, c'est exactement ce qu'ils veulent entendre. Le reste de la grande annonce du gouvernement, c'était la suppression du programme Head Start. C'était un programme créé il y a environ cinquante ans pour apporter un soutien particulier aux jeunes enfants des quartiers pauvres dans l'école publique, en finançant des enseignants et des programmes afin de compenser la mauvaise qualité de l'école à laquelle ils étaient autrement affectés.

Mon père a participé activement, aux États-Unis, à la mise en place du programme Head Start il y a cinquante ans. C'est une honte, cette mesure anti-afro-américaine qui consiste à supprimer ce qu'il reste du programme Head Start. Voilà où nous en sommes, et ça déprime la population. Plus que toute autre chose, cela rend la politique laide, sale, écœurante et répugnante. Et si l'on ajoute à cela les spéculations incessantes sur cette jeune femme quelque peu perturbée, qui est désormais tout le temps très proche de Trump, chaque jour, c'est un spectacle de dysfonctionnement. Et je pense que, s'ils ne sortent pas le proverbial lapin du proverbial chapeau, ils risquent effectivement une terrible défaite en novembre, lorsque tout cela arrivera à son paroxysme.

Parce que, dans les dernières semaines de la campagne, les démocrates trouveront le courage de dire certaines de ces choses qu'ils n'ont pas eu le courage de dire jusqu'ici. Sinon pour gagner l'élection, du moins pour réduire l'attrait de l'aile la plus progressiste, qui profite aujourd'hui de la

lumière des projecteurs en étant la seule à afficher une forme d'attitude positive. Et quand il s'agit de l'économie, qui est mon domaine de spécialité, l'ampleur des problèmes est tout simplement spectaculaire. Le budget de l'an prochain, qui doit être présenté dans les prochaines semaines, affichera encore un déficit, probablement plus important que le précédent, à un moment où la capacité des États-Unis à emprunter de l'argent pose problème. S'ils empruntent au taux normal sur trente ans, ils devront payer plus de cinq virgule vingt-cinq pour cent d'intérêts.

Cela va tuer le marché du crédit immobilier. Ils ne peuvent pas faire ça, donc ils vont passer à des durées plus courtes. Mais les durées plus courtes montent déjà, vous savez, au-dessus de quatre, quatre virgule cinq pour cent. Rien que pour vous donner une idée, nous dépensons déjà plus de mille milliards de dollars en intérêts. D'accord, donc les démocrates vont dire au peuple américain — enfin, ça au moins, j'espère qu'ils le feront ; ils ne le feront peut-être même pas — mais les progressistes, eux, c'est sûr, parce que j'en écrirai une partie, je peux donc vous l'assurer, ils diront : « Qu'est-ce que cela signifie, que chacun d'entre vous, Américains, paie de l'argent en intérêts ? Et où vont ces intérêts ? Aux gens qui prêtent de l'argent au gouvernement. Eh bien, qui sont-ils ? »

Eh bien, ce sont les gens les plus riches et les plus grandes entreprises du pays. Et ensuite vient l'argument décisif. En tant que professeur d'économie, j'explique que les entreprises et les riches ont l'argent à prêter au gouvernement parce que le gouvernement ne les impose pas. Les importantes baisses d'impôts du premier régime de M. Trump, puis à nouveau du second régime, leur donnent cet argent. Ainsi, puisqu'ils n'ont pas à payer d'impôts, l'argent même qu'ils auraient dû verser en impôts, ils le prêtent au gouvernement. Et c'est donc nous qui devons le rembourser. Quand j'ai fini ce discours, il faut voir ces publics. Et ce sont souvent des gens qui ne sont pas du tout favorables à la gauche.

À mesure que cela devient un peu plus clair, les conflits qu'on ne peut pas résoudre d'une manière acceptable... Dans le domaine économique, on se retrouve avec quelque chose qui n'est pas si différent de la guerre en Iran, où rien de ce que le président a essayé ne semble fonctionner. On les bombardait. On leur tirait des missiles. On les bloquait. Et rien ne semble se passer du tout. Le président dit que tout va bien dans le détroit d'Ormuz, puis d'autres agences de son gouvernement expliquent que rien ne se passe dans le détroit d'Ormuz. Ce n'est pas tenable à plus long terme, et par là j'entends six mois à un an. Il ne peut pas. Il ne peut pas.

#Glenn

Je me demande simplement quelle serait une bonne manière de, disons, conceptualiser le problème. Parce que ça ne semble pas être seulement une question de gauche ou de droite. Nous vivons une période très transformatrice, non seulement pour le monde, mais aussi pour les États-Unis. On voit les adversaires des États-Unis construire toutes ces alternatives économiques. Ils développent leurs propres technologies, indépendamment des États-Unis. Ils mettent en place leurs propres bases industrielles. Ils développent leurs propres corridors de transport physiques. Ils créent leurs propres banques de développement et systèmes de paiement. Ils commencent à commercer dans leurs

propres monnaies. Ils mettent en place de nouveaux dispositifs de sécurité, indépendamment des États-Unis. Voilà pour les adversaires.

Et puis, on voit les alliés des États-Unis eux-mêmes s'inquiéter davantage de leur dépendance envers un pays, non seulement en déclin, mais qui devient aussi beaucoup plus imprudent. Et même aux États-Unis, nous voyons tous ces changements. Comme vous l'avez souligné, il y a clairement d'énormes problèmes économiques. Les États-Unis disposent de beaucoup de ressources économiques. Ils sont immensément puissants, mais toutes ces ressources sont très limitées. Et quant à ce que les États-Unis essaient de faire, on voit que la guerre contre l'Iran échoue, que la guerre par procuration contre la Russie échoue, que la guerre économique contre la Chine échoue. Aux États-Unis, la révolution technologique semble être une bulle technologique. Le projet de réindustrialisation n'a pas fonctionné. La relance du dollar ne fonctionne pas. Le système financier, comme vous l'avez souligné, est sous pression. Cette semaine, quarante mille milliards de dollars de dette.

Et puis, par-dessus tout ça, on voit grandir une forme de désespoir social, comme vous le disiez, la polarisation politique, où chaque camp présente l'autre comme un ennemi, la radicalisation. Quoi d'autre ? Les guerres culturelles. Et bien sûr, tout cela se produit en même temps. On pourrait penser que ce serait le moment d'avoir une discussion conceptuelle plus large sur les défis à relever et sur la manière dont les États-Unis peuvent s'adapter. Mais le président affirme que l'économie va très bien, que le détroit d'Ormuz est ouvert, que l'USS Abraham Lincoln... qu'il n'y a aucun problème. Les États-Unis gagnent. C'est le pays le plus en vogue au monde. Et pendant ce temps, tous les sondages montrent que de plus en plus d'Américains estiment que le pays est sur la mauvaise voie. Alors, sans poser une question trop bête, quelle serait cette mauvaise voie ? Comment comprendre ce moment de l'histoire américaine ? Parce que ce n'est pas un simple cycle ordinaire d'expansion et de récession. C'est quelque chose de bien plus grand.

#Richard Wolff

Eh bien, je déteste ressasser toujours la même chose, et vous comme moi en avons déjà parlé. Pour moi, le cadre conceptuel qui me paraît utile, c'est l'idée que nous vivons le déclin de l'empire américain. Je crois que cela saisit le lien, ou ce qui relie tous les éléments que vous venez d'énumérer. Laissez-moi m'expliquer. Je dirais que le nombre de références à un empire en déclin que je vois autour de moi, dans la presse américaine et dans la culture américaine aujourd'hui, est dix fois supérieur à ce qu'il était il y a un an. C'était très marginal il y a un an, et ça reste marginal, mais c'est dix fois plus qu'avant. Je ne suis plus, comme je l'ai été pendant un temps, l'un des très rares écrivains à parler ainsi, à penser que c'était le cas, alors que, pour les autres, cela semblait excessif.

J'étais très en avance. Peut-être que cela allait venir, mais premièrement. Deuxièmement, ce qui empêchait les gens de voir le déclin de l'empire, c'était une idée qui permet de répondre à votre question. Les États-Unis restent, bien sûr, un système économique et politique très riche, très ingénieux, et aussi militaire, avec tout ce que cela implique. Il serait absurde, et ce n'est pas mon

intention, de suggérer le contraire. Mais cette richesse même et cette ingéniosité même, parce qu'elles existent depuis déjà une bonne centaine d'années, sont devenues, si vous me pardonnez mon hégélianisme, leur propre contraire.

Cela devient un terrible fardeau, parce que cela nourrit, en particulier chez les principaux responsables politiques des deux partis, l'idée que nous ne devrions jamais nous laisser décourager par les difficultés. Oui, bien sûr, nous avons des problèmes. Mais nous avons toutes les ressources nécessaires pour les surmonter. C'est une terrible erreur. On peut avoir toutes les ressources. Regardez : si vous mettiez en regard l'Iran, en février de cette année, et les États-Unis comme adversaires militaires, puis que vous ajoutiez les Israéliens comme alliés des États-Unis, quel pronostic feriez-vous sur l'issue probable de cette guerre ? La réponse serait : pauvre Iran. Mais ce serait une erreur.

Cela aurait été une erreur. Non pas parce que les États-Unis ne sont pas une puissance militaire plusieurs fois supérieure à celle de l'Iran. Ils le sont. Mais c'est une puissance militaire dont les dirigeants sont tellement habitués à se débrouiller tant bien que mal, comme les Britanniques le disaient autrefois de leur empire. Vous savez, on se débrouille tant bien que mal. D'une manière ou d'une autre, notre richesse et nos ressources nous ont permis de nous en sortir. Et il y a une part de vérité là-dedans. C'est vrai. Vous aviez la richesse, vous l'avez accumulée, et elle vous a permis de traverser des crises antérieures. Je veux dire, le capitalisme américain s'est effondré dans les années 1930. Je veux dire, il s'est vraiment désintégré pendant une décennie, et pourtant il est revenu. Il avait les ressources pour se reconstruire malgré la guerre mondiale, et en partie grâce à elle. Ils ont pu le faire.

Cette fois, je ne le pense pas. Je crois que le caractère unique des États-Unis et la richesse qu'ils ont pu créer, surtout après la Seconde Guerre mondiale, sont sans précédent par leurs racines, et donc aussi par leur vulnérabilité. Permettez-moi de résumer cela. La Seconde Guerre mondiale a marqué la fin des empires européens et japonais. L'Inde s'est détachée de la Grande-Bretagne, et l'Afrique de l'Allemagne, de la France, et ainsi de suite. Ils ont conservé une emprise économique. Oui, je comprends cela. Mais, fondamentalement, ils ont perdu leurs empires. Et qui a recueilli ces empires entre ses mains ? Les États-Unis. Les États-Unis ont émergé, capables et désireux de remplacer les Européens. Qui devient le grand ami de l'Inde une fois qu'elle se détache de la Grande-Bretagne ?

#Glenn

Les États-Unis.

#Richard Wolff

Qui devient actif partout en Afrique, alors que les Français, les Belges et les autres doivent tous se retirer ? Les Américains. Les Américains ont donc bénéficié du fait d'hériter du colonialisme européen, tout en se présentant comme les alliés des colonies, parce qu'après tout, eux-mêmes

avaient été une ancienne colonie. Formidable. Et tout cela était emballé dans l'idée suivante : nous apportons la démocratie. Nous sommes les porteurs de la démocratie. Alors, vos colonisateurs, débarrassez-vous-en. Souvenez-vous, vous savez, du fiasco du canal de Suez en mille neuf cent cinquante-cinq, et ainsi de suite. Nous allons prendre le relais. Et cela a donné aux États-Unis — et c'est là l'important — la position dont les Européens avaient bénéficié.

La petite Belgique profite des ressources du Congo, sans doute la région la plus riche d'Afrique. Un pays immense, aux ressources immenses, qui fait affluer toute cette richesse vers la petite Belgique. Bien sûr, la Belgique pouvait devenir riche, avoir un niveau de vie élevé, profiter de toute cette richesse. Et c'était pareil pour la France, pour l'Espagne, le Portugal, la Grande-Bretagne, et ainsi de suite, encore et encore. Aujourd'hui, tout cela — j'exagère, bien sûr — afflue vers les États-Unis. Dans la seconde moitié du XXe siècle, ils récoltent la richesse qui se déverse sur eux, même si la richesse extraite d'Afrique ne représentait que la moitié de ce que les Belges avaient fait.

Quand on additionne tous les Belges, les Français, les Allemands, et ainsi de suite, cela a littéralement submergé les États-Unis. Ça leur a donné un énorme coup de pouce. C'est ainsi qu'est apparue, dans la seconde moitié du XXe siècle, la position absurde des États-Unis : numéro un sur le plan politique, premier exportateur, premier importateur, première source de capitaux, le dollar comme monnaie mondiale, tout cela. Mais cette position était intrinsèquement vulnérable, du fait de cette circonstance absurde : les deux océans les ont épargnés des horreurs des Première et Seconde Guerres mondiales. C'est ainsi que l'Europe coloniale s'est détruite elle-même avec le Japon. Donc, ce que nous vivons aujourd'hui, c'est le retrait de toutes les parties. Et regardez l'Iran. C'est comme un symbole criant de tout cela.

Nous commençons notre histoire avec le renversement de Mossadegh en 1953. Une opération minable menée par les Britanniques, mais essentiellement orchestrée par la CIA. Et qui met-on en place ? Un choix américain : le Shah. Cette vieille famille, qui plaisait aux frères Dulles à Washington. Alors ils l'ont installé là, de la même manière que le Département d'État a choisi Zelensky pour le placer à la tête de l'Ukraine il y a quelques années. D'accord ? Ensuite, vous avez l'Iran, pendant une génération, sous ce dictateur fou, le Shah. Il finit par être renversé par la seule force sociale qu'il n'a pas pu détruire : la communauté religieuse islamique. Alors, qui le renverse ? Cette communauté, l'ayatollah et la communauté. Et puis les États-Unis déclarent : eh bien, ce n'est pas acceptable.

Nous ne l'avons pas choisi. Vous nous avez renversés. Le Shah, soit dit en passant, a été exfiltré d'Iran et a fini sa vie aux États-Unis, où on lui a accordé l'asile, comme si le symbole n'était pas déjà assez évident. Mais voici le point, maintenant : les opprimés, les renversés — l'exemple parfait de ce que j'essaie d'esquisser — l'histoire boucle désormais la boucle. L'Iran a tenu les États-Unis en échec. Il a fini par comprendre comment faire, en installant ses silos à missiles sous terre, dans ses montagnes, et ainsi de suite, et ainsi de suite. Comment échapper à... Bon, j'exagère, mais tous les autres pays font la même chose. Amis comme ennemis essaient de comprendre comment se soustraire au danger. Et l'ironie, c'est qu'on dirait maintenant que le monde entier est contre M. Trump.

Et il donne l'impression d'être contre le monde entier, ce qui est le cas, parce que le monde entier se retire de la position accordée aux États-Unis. C'est fini. Pour le reste du monde, c'est-à-dire, à bien des égards, c'est une bonne nouvelle. Pour les États-Unis, c'est terrible. Et vous avez un Trump qui le met en scène. Il va imposer des droits de douane à tout le monde. Il va sanctionner tout le monde. Et il est sûr de lui, parce que la richesse des États-Unis est tellement disproportionnée par rapport au reste du monde que la simple menace de leur mécontentement devrait suffire, puisque ça a toujours marché au cours des soixante-quinze dernières années. Nous vivons le démembrement, la dissolution de l'économie mondiale construite autour des États-Unis, et je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit à faire pour l'arrêter. Avec une réserve, toutefois.

Récemment, plusieurs déclarations provenant de l'armée américaine ont fuité. Elles indiquent qu'il y a des discussions sur les armes nucléaires tactiques. D'accord, mais pourquoi voudraient-ils faire ça ? Ils savent que nos adversaires, du moins certains d'entre eux, comme la Russie et la Chine par exemple, ont tous les moyens nécessaires pour envoyer de telles armes ici, aux États-Unis. Je suis à New York, une cible de premier choix. Pourquoi les Américains voudraient-ils faire ça ? Eh bien, ils voient une situation qui se désintègre et ils ne savent pas quoi faire. Ils sont désespérés. Et rien d'autre ne leur vient à l'esprit que les armes nucléaires. D'ailleurs, ils parlent précisément d'utiliser des armes nucléaires en Iran. Enfin, peut-être ailleurs aussi. Ils sont tellement au bout de ce qu'ils peuvent imaginer faire que c'est là qu'en sont leurs réflexions.

#Glenn

Eh bien, on a quand même l'impression que les adversaires de l'Amérique parviennent, eux, à trouver un rôle et une place dans un monde post-américain. Autrement dit, ils discutent actuellement et élaborent une architecture économique internationale alternative, avec leurs propres corridors commerciaux et de transport, ainsi que des mécanismes financiers. Ils évoquent aussi de nouveaux dispositifs de sécurité. On en voit même certains prendre forme au Moyen-Orient. De nouvelles institutions politiques également, qu'il s'agisse des BRICS, de l'Organisation de coopération de Shanghai... Tout cela sous la bannière d'un mouvement et d'identités post-hégémoniques.

Donc, toutes ces choses se produisent. Et encore une fois, elles sont loin de faire l'objet d'un consensus mondial. Mais on les voit s'adapter avec enthousiasme aux nouvelles réalités, je dirais. Mais les alliés de l'Amérique — vous avez mentionné les anciens empires européen et japonais — après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'ils ont perdu leurs empires, ont trouvé un nouveau rôle dans le monde. Ils sont devenus les partenaires subalternes des États-Unis, c'est-à-dire des relais de l'empire américain. Vous savez, si vous êtes une tête de pont, si vous êtes les Britanniques, les Allemands ou les Japonais, vous pouvez occuper une position très privilégiée dans l'empire américain. C'est donc devenu, en quelque sorte, leur nouveau rôle.

Mais aujourd'hui, vous voyez, le déclin des États-Unis a deux conséquences. D'abord, les États-Unis disposent de moins de ressources, mais ils doivent définir de nouvelles priorités. Ensuite, la relation

est bien plus extractive, comme vous et moi en avons déjà parlé. On voit désormais cette tendance à cannibaliser les alliés. Je dirais même à les humilier inutilement, comme Trump l'a fait avec les Sud-Coréens. Mais pour ce qui est de leur position économique, de leur sécurité, de l'idéologie qui les a définis, de leur identité... enfin, où vont-ils à partir de là ? Quels sont, au juste, leurs rôles dans ce nouveau monde ? Comme vous l'avez suggéré, l'empire américain a atteint un point de rupture.

#Richard Wolff

Le phénomène économique le plus important que j'observe autour de moi, c'est cette transition systématique, qui se produit de manière plus large, plus rapide et avec moins d'opposition que je ne l'aurais imaginé. C'est le passage de ce qu'on appelait autrefois le néolibéralisme à un nationalisme économique très dur. Autrement dit : au diable le libre-échange, au diable le marché. Le marché ne se comporte pas comme il faut ? On intervient. Trump prend des participations dans une douzaine d'entreprises américaines, notamment dans le secteur des hautes technologies, Intel et d'autres. Il achète d'énormes blocs d'actions. Bessent intervient sur les marchés des devises. Il intervient sur le marché des bons du Trésor américain.

Il fait toutes sortes de choses qui reposent sur l'idée que, contrairement à ce que dénonce le Sud global, toute la période de mondialisation et de néolibéralisme, disons depuis les années 1970, s'est faite à ses dépens. M. Trump va encore plus loin. Non, dit-il, elle s'est faite à nos dépens, à nous. Il va surpasser le Sud global dans la dénonciation de toute cette période, pour justifier que les États-Unis ne permettent plus aux Européens et aux autres de profiter de nous. C'est une réécriture de l'histoire remarquable par son audace, quand on sait que la Chambre de commerce ici, et tous les départements d'économie — j'ai enseigné dans une demi-douzaine d'entre eux aux États-Unis — sont attachés à un néolibéralisme grossier et simpliste.

Les marchés seraient des inventions géniales de l'esprit humain, qui nous donneraient des résultats optimaux, ou des moteurs d'efficacité. Tout cela est absurde à première vue, contredit l'Histoire que nous connaissons tous et n'a aucun sens mathématique. J'ai fait des maths avant de faire de l'économie. Ici, ça a été une religion. Cette religion est aujourd'hui jetée aux orties au profit d'un nationalisme grossier. Cela s'illustre par cette décision : pour montrer au monde ce que nous voulons dire, on tue ces pêcheurs, désormais plus de deux cents, dans leurs petites embarcations des Caraïbes. Sans juge, sans jury, sans avocat, sans preuve. Le gouvernement décide de faire ça, sans inspecter le bateau. Nous savons ce qu'ils font. Je les observe par satellite, et nous les tuons.

Cela, alors même qu'aux États-Unis, où nous avons des lois contre le trafic de drogue, si vous êtes reconnu coupable, vous n'êtes jamais exécuté. Ce n'est pas un crime passible de la peine capitale. Là, nous tuons. Nous montrons aux peuples latino-américains que nous réimposons la Pax Americana, et de manière massive, en partie parce que nous ne pouvons pas le faire dans une grande partie du reste du monde. Je pense que cela va voler en éclats quand les Européens

comprendront que, après la Seconde Guerre mondiale, aussi compréhensible qu'ait été leur choix à l'époque, avec le recul, ils ont misé sur le mauvais cheval. Et qu'ils subissent maintenant ce qui arrive quand on mise sur le mauvais cheval. Ils ont lié leur destin au cheval qui est en train de perdre.

Et à un moment donné, je m'attends à ce que — et vous le savez mieux que moi, Glenn — les forces à l'intérieur de l'Europe finissent par s'affranchir. Que ce soit l'Alternative für Deutschland en Allemagne, le Rassemblement national en France, ou n'importe qui d'autre, qui sait. Elles vont s'affranchir et conclure de nouveaux accords avec la Russie et la Chine. Et cela va contraindre toute l'Europe. Franchement, je ne vois pas comment l'OTAN pourrait survivre à ça. Mais qu'elle y survive ou non, ça arrivera. C'est comme il y a des années, quand le gouvernement grec, lors de l'une de ses crises périodiques, a décidé de mettre en vente le port du Pirée, qui se trouve un peu à l'écart de la ville portuaire d'Athènes. Et les Chinois l'ont acheté. À mes yeux, ça semblait être un signe incroyable. Et maintenant, je suis les activités de l'entreprise BYD, le constructeur chinois de voitures électriques.

Il est désormais propriétaire d'une part de plus en plus grande de l'industrie allemande. Ce n'est plus, je pense, qu'une question de temps. Les Allemands auraient pu l'empêcher, mais ils ne l'ont pas fait. Cela leur aurait coûté cher, et il aurait été dangereux pour eux d'essayer. Ils ont décidé de ne pas le faire. Je pense que cela annonce la prochaine décision. Et je ne serais pas surpris que les Allemands soient ceux qui la prennent. C'est une vieille question européenne : une alliance germano-russe. Et cela place le reste de l'Europe face à une situation où ils vont devoir agir. Et les États-Unis en sortiront... vous savez, ils auront de la chance de conserver la Grande-Bretagne quand toute cette poussière sera retombée. Je pense que cela arrive. Je pense que vous allez assister au démembrement littéral, physique, de l'empire, parce que toutes les conditions pour cela sont désormais réunies, au point où nous le constatons.

#Glenn

Oui, ce serait intéressant de voir un tel changement en Allemagne. Encore une fois, cela peut paraître très improbable aujourd'hui, tout simplement parce que l'Allemagne est devenue l'un des gouvernements les plus, disons, belliqueux et aussi les plus anti-russes de toute l'Europe. Mais là encore, quand ils vont aussi loin dans l'excès, vous savez, le pendule finit par repartir dans l'autre sens. Et je pense que c'est pour ça que l'Alternative pour l'Allemagne est, en quelque sorte, l'opposition la plus puissante d'Europe qui veut réellement faire autrement, et qui pourrait réellement faire autrement.

Et ce serait bien de voir si elle pouvait se positionner de manière à, je suppose, créer un modèle, un véritable modèle économique pour l'Europe. Un modèle qui aurait aussi intérêt à préserver certaines des institutions et des règles que nous avons réellement bâties au cours des dernières décennies. Parce qu'il semble qu'aujourd'hui, tout soit jeté par-dessus bord. Tout ce monde ouvert et connecté que nous avons tous construit au cours des dernières décennies... Nous avons des règles et des institutions, comme le droit international sous l'égide des Nations unies, les règles de la finance

internationale. Même cela, je veux dire, si vous êtes un pays comme la Russie, l'Iran ou le Venezuela, ça ne signifie plus rien. On voit à quel point tout cela peut facilement être abandonné. Les règles commerciales, comme les Chinois en font l'expérience, ne signifient plus rien non plus. Même les corridors de transport libres et ouverts.

Je veux dire, la liberté de navigation, comme vous l'avez souligné, a été remplacée par des blocus navals et par le fait de tuer des pêcheurs. C'est assez extrême. Et aujourd'hui, on voit même des principes qui étaient considérés comme fondamentaux dans l'Occident libéral-démocrate, comme la démocratie. Maintenant, si vous êtes en Roumanie et que vous votez pour le mauvais parti, ils annulent tout simplement les élections. On entend les Allemands dire la même chose. Si vous votez mal, si vous votez pour l'AfD, ces États risquent de perdre une grande partie de leur autonomie. Et même le génocide n'est plus hors de question. Un peu de génocide à Gaza, peut-être en Iran. Je veux dire, on jette tout par-dessus bord. J'aimerais voir quelque chose être sauvé, mais je ne le vois pas encore en Europe. À moins que, comme vous l'avez dit, les Allemands puissent être un acteur majeur pour réorganiser tout cela.

#Richard Wolff

Permettez-moi d'insister un peu plus sur le cas de l'Allemagne. Si je comprends bien la position alternative, ils ont dit explicitement que, s'ils arrivent au pouvoir en Allemagne, ils rouvriront l'économie allemande au pétrole et au gaz russes bon marché. Ils négocieront un accord avec la Russie pour en acheter, premièrement. Deuxièmement, ils cesseront de soutenir le régime Zelensky en Ukraine. Très bien. Maintenant, vous allez vous adresser au public allemand et vous allez lui dire : « Voilà notre programme. Vous n'aurez plus à payer des impôts pour financer une guerre en Ukraine, et cela va nous faire économiser... je peux vous faire économiser X euros par an de cette façon. »

Et je vais faire baisser les prix désastreux du pétrole et du gaz, qui ont créé les difficultés que vous avez connues : les factures coûteuses pour chauffer votre maison, faire rouler votre voiture, et tout le reste. Voilà ce que je vous apporte. Et je peux vous l'apporter, littéralement, du jour au lendemain, instantanément. Voilà ce que vous obtenez. Et en plus, si vous êtes de droite, je tiendrai les immigrés à l'écart. Mais empêcher les immigrés d'entrer ne leur suffira pas, et ils le savent. Ce sont ces deux autres arguments qui feront la différence. Et puis, si nous arrêtons la guerre, nous arrêtons aussi l'arrivée d'immigrés. Donc, vous en gagnez un autre de cette façon. Et si vous arrêtez la guerre en Iran, si vous empêchez les Américains de faire des choses insensées, cela empêchera aussi davantage d'immigrés de venir.

Parce qu'ils viennent tous — pas tous, mais vous voyez ce que je veux dire — du Moyen-Orient, les Syriens, et de toute l'Europe. Ce sont les gens qui arrivent. C'est un argument très puissant pour une opinion publique allemande qui est très... Regardez les sondages sur Merz. Je veux dire, c'est un excellent indicateur, et c'est un excellent adversaire pour eux. Il a dirigé BlackRock, une société américaine de capital-risque en Allemagne, avant de devenir leur dirigeant. Je veux dire, c'est une

marionnette américaine. C'est ainsi qu'ils le présentent, et c'est ainsi qu'il se présente lui-même. Et sa popularité a chuté comme une pierre, d'après ce que je suis en Allemagne. Je ne sais pas si je te l'ai dit, Glenn, ma mère est née à Berlin.

Je parle allemand depuis mon enfance. Je l'ai appris avant même d'apprendre l'anglais. J'ai appris l'allemand, donc j'y prête attention. Et même si vous y ajoutez le désenchantement à l'extrême gauche, entre le parti Die Linke et Sahra Wagenknecht, les deux formations de gauche — avant, il n'y avait qu'un parti, maintenant il y en a deux —, si vous les additionnez, on parle facilement de dix à quinze pour cent de la population allemande. Vous créez une difficulté pour le centre qui va être très, très dure à surmonter. Et ils ne vont pas recevoir beaucoup d'aide des États-Unis. Elon Musk va financer l'Alternative für Deutschland.

Et d'ailleurs, à mesure que cela se produira, le centre, qui est à gauche, rejoindra Die Linke. Le Parti social-démocrate est sans espoir, donc ils rejoindront Die Linke ou Sahra Wagenknecht, qui est plus populaire — je ne sais pas si vous la connaissez — comme oratrice et comme événement politique, que n'importe qui en Allemagne. C'est une situation politique extraordinaire, vraiment extraordinaire. Et vous savez, je suis né aux États-Unis. J'ai vécu ici toute ma vie. Le niveau de désaffection à l'égard des partis républicain et démocrate qui m'entoure ici, à New York, dépasse tout ce que j'ai vu, ressenti ou lu au cours de toute ma vie.

Rien, dans les années soixante, n'approchait le niveau de désaffection que nous connaissons aujourd'hui. C'est tout simplement incroyable. Cela s'aligne parfaitement sur le plan chronologique. Autrement dit, plus une personne est âgée, moins elle présente ce que je décris ; plus elle est jeune, plus elle le présente. Et donc, littéralement, le temps passe. Vous savez, les personnes âgées disparaissent. Elles sont remplacées par les jeunes. Et pour eux, vous savez, la guerre froide, c'est de l'histoire ancienne. Ils ne la connaissent pas. Ils s'en moquent. Ils vivent dans un capitalisme qui leur a promis toute une forme de vie qui ne leur est pas accessible. Et ils le ressentent, ils le savent, et chaque jour, tout vient renforcer ce sentiment.

#Glenn

J'ai effectivement reçu Sahra Wagenknecht, de gauche, dans ce podcast. J'ai aussi reçu plusieurs personnes de l'AfD, à droite. Et c'est un peu là que je me suis dit... Je réfléchissais vraiment à ce mouvement de balancier dont j'ai parlé plus tôt. Parce que Scholz et Merz ont entraîné l'Allemagne dans une direction tellement belliciste et radicale, avec tout cet enthousiasme pour la guerre, toutes ces politiques économiques horribles, je pense qu'une correction massive devra forcément arriver. Et elle viendra soit de la gauche, soit de la droite. Mais dans tous les cas, oui, une forme de correction arrive clairement. C'est donc un peu étrange de voir les choses ainsi, mais les pays qui vont le plus loin dans l'excès sont peut-être ceux qui parviennent réellement à faire émerger une opposition politique assez forte pour finir par changer les choses. Enfin bref, je pense que nous n'avons plus de temps. Comme toujours, j'attends nos échanges avec impatience, et j'apprends toujours quelque chose. Merci beaucoup.

#Richard Wolff

Tout le plaisir est pour moi. J'apprécie cette conversation, et j'apprécie le travail que vous faites. Ici, aux États-Unis, de plus en plus de mes amis et collègues connaissent vos programmes et les attendent avec impatience. Vous nous aidez donc beaucoup. Et si je peux vous être utile, bravo. C'est ce qu'on appelle ici une situation gagnant-gagnant.